

Peau neuve d'Émilie Deleuze

André Lavoie

Volume 18, numéro 3, printemps 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59557ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lavoie, A. (2000). Compte rendu de [*Peau neuve* d'Émilie Deleuze]. *Ciné-Bulles*, 18(3), 61–62.

Alors qu'elle s'entremêlait aux autres personnages dans **Eldorado** et apparaissait très brièvement dans **le Cœur au poing**, Pascale Bussièrès tient ce film à bout de bras et révèle une fois de plus la fragilité de son jeu et le regard trop complaisant de cinéastes qui se refusent à vouloir aller au-delà de la figure de la jeune fille moderne et un brin désincarnée. Pas étonnant qu'elle ait réussi à émouvoir dans le rôle, quelque peu improbable, de la mère dans **Emporte-moi**; Léa Pool n'a pas hésité à la montrer tout à fait banale avec les traits tirés, ce qui n'est pas le cas ici. Elle se fait d'ailleurs damer le pion par Jean-François Casabonne, ténébreux et vibrant, et surtout par Maude Guérin, qui apporte un supplément d'âme à ce personnage d'épouse cocufiée. De plus, dans un scénario qui n'évite pas les clichés ni les bizarreries inutiles (la colocataire de Pandore se prénomme... Abeille, comme si l'on n'avait pas déjà compris que l'action se déroule sur le Plateau!), l'obsession de la maladie rend la suite des choses confuse, tout particulièrement pour Vincent dont l'existence s'étiolé. Débute alors, pour lui comme pour Pandore, une longue, très longue, errance sur fond de blues urbain, avec quelques échappées champêtres.

Ces escapades à la campagne, et même jusqu'aux États-Unis (une séquence finale visuellement superbe mais d'un symbolisme trop appuyé pour remporter l'adhésion), semblent peut-être moins souligner la volonté des personnages des films de Binamé de se libérer du béton que le cinéaste d'aller voir ailleurs, de sortir d'un quartier qu'il a ratissé de long en large, bref, de se renouveler. Pas du tout filmé «dans l'urgence» comme **Eldorado**, beaucoup moins émouvant que **le Cœur au poing** (grâce à la présence de Pascale Montpetit), le nouveau film de Charles Binamé, qui a quelque peu négligé ses personnages secondaires au profit de sa «star», indique un changement de cap sans que l'on puisse vraiment deviner quelle direction il prendra. C'est du moins ce qu'on lui souhaite, car son Montréal et les mutants qui la traversent se transforment, et pas pour le mieux: la ville devient de plus en plus propre, et son univers, de moins en moins singulier. ■

Peau neuve

d'Émilie Deleuze

par André Lavoie

Passer ses journées à tester des jeux vidéos? On aurait le goût de changer de métier, et peut-être même de vie, pour moins que ça... C'est d'ailleurs ce que va faire, en peu de temps et à la surprise générale, Alain (Samuel Le Bihan), le héros «ben ordinaire» du premier film de la réalisatrice française Émilie Deleuze, **Peau neuve**. Il ne sait guère ce qu'il aime ou ce dont il est réellement capable, et arrivera difficilement à le verbaliser devant une fonctionnaire médusée (Claire Nebout), chargée de l'«orienter», et surtout sa femme Pascale (Catherine Vinatier), anxieuse de voir son mari effectuer un virage aussi brutal. Il la quittera temporairement, ainsi que sa petite fille Anne (Candice Dufour), pour se rendre en province, où il apprendra la conduite des bulldozers au cours d'un stage de quatre mois («question de ne pas être sur les statistiques du chômage», selon leur dévoué professeur). Encore là, ni totalement réfractaire ni véritablement enthousiaste, il se révélera tout de même doué, très doué, faisant l'admiration de ses camarades et l'envie de plus en plus malade de Manu (Marcial Di Fonzo Bo), avec qui il s'est lié d'une amitié aussi sincère qu'improbable. Car le jeune homme, qui voue à ces engins une passion immodérée, semble incapable de les apprivoiser, tout comme il éprouve de sérieuses difficultés à communiquer avec les autres, ce qui visiblement attendrit Alain au point de le prendre sous son aile.

Alors qu'ils ont l'impression de jouer leur vie (ou de sentir l'obligation d'en immortaliser sur pellicule la quasi-totalité), les réalisateurs d'un premier long métrage ont parfois cette singulière manie de tourner la caméra sur eux-mêmes plutôt que de plonger dans l'inconnu ou dans un monde dont ils ne maîtrisent pas tous les codes. C'est ce second pari qu'a choisi Émilie Deleuze. D'ailleurs, la première chose

Peau neuve

35 mm / coul. / 96 min / 1999 / fict. / France

Réal.: Émilie Deleuze

Scén.: Émilie Deleuze, Laurent Guyot et Guy Laurent

Image: Antoine Héberlé

Mont.: Fabrice Rouard

Son: Philippe Richard

Mus.: L'Attirail, Supersonic

Prod.: Haut et Court

Dist.: Film Tonic

Int.: Samuel Le Bihan, Marcial Di Fonzo Bo, Catherine Vinatier, Claire Nebout

qui frappe dans **Peau neuve**, c'est ce désir manifeste d'explorer un microcosme peu captivant en soi, un «carré de sable» en Corrèze, donc éloigné de Paris (Dieu merci!), masculin sans être foncièrement macho, et habité par des gens simples, dont certains sont même plutôt limités sur le plan intellectuel.

Trop tôt pour affirmer que Deleuze pratiquera ce que certains appellent, avec un ton méprisant, un «cinéma de femmes», mais elle propose ici un regard sensible et d'une justesse qui force l'admiration sur des hommes qui ne trouvent pas toujours les mots pour le dire. C'est autant le cas d'Alain, confus et maladroit dans l'amour qu'il voue à Pascale et la curieuse amitié qu'il porte à Manu, que pour ce dernier dont l'accent, les tics et les nombreuses maladresses (il n'est pas le plus doué derrière le volant d'un de ces gros engins) en font vite un paria au sein du groupe. Le regard de Deleuze n'est d'ailleurs pas sans rappeler, en moins intériorisé et esthétisant, celui de Claire Denis avec son remarquable **Beau Travail**. Dans les deux cas, jamais elles ne posent un regard condescendant ou méprisant. Certains ont même vu dans **Peau neuve**, tout comme dans **Beau Travail**, une certaine tension homosexuelle entre les deux principaux protagonistes,

mais Deleuze ne s'aventure pas sur ce terrain de manière aussi franche. Ce n'est tout de même pas parce que deux hommes autour d'une table ne parlent pas de sports ou de sexe qu'il faut nécessairement y voir là une marque d'homosexualité latente...

Le récit propose un véritable va-et-vient entre deux lieux aux antipodes sur tous les plans (le bled ennuyeux mais chaleureux d'un côté et un Paris tout aussi grouillant que déshumanisant de l'autre), et cette différence très nette ne sera pas sans répercussion sur Alain, qui verra un écart de plus en plus grand se creuser entre lui et Pascale. On assiste, par touches délicates, à une curieuse trajectoire du personnage qui, au fur et à mesure qu'il accumule les marques d'estime et les propositions d'emploi dans le cadre de son stage, voit sa vie amoureuse et familiale se dégrader sérieusement.

Ode à des anti-héros, regard émouvant mais sans sensiblerie sur des hommes en crise ou, à tout le moins, en remise en question, **Peau neuve**, en plus de révéler une nouvelle cinéaste dont le meilleur est encore à venir, contribue à enrichir le cinéma français d'une vision moins schématique et manichéenne des rapports de couple et de l'identité masculine. ■

